

CINÉMA

NEWS : LIBERATION.FR

Thomas Lacoste, réalisateur de «Soulèvements» : «Je voulais mettre un film entre les militants et l'Etat, un pare-feu cinématographique»



Avec son film, Thomas Lacoste «avait envie de mettre en joie, en puissance».

Capter la parole, son flot, comme un lieu privilégié de l'élaboration politique, c'est ce que fait le réalisateur Thomas Lacoste avec *Soulèvements*, documentaire sur les Soulèvements de la Terre, film de compagnonnage précis avec un mouvement historique. Contre la fiction policière de l'«écoterrorisme», et les caricatures répressives diffusées par ceux qui tremblent que les peuples se détournent de l'entreprise capitaliste de dévastation du monde, il s'agit de faire parler, donc de faire entendre, une partie de celles et ceux qui composent cette force collective, nombreuse et diverse. Pas plus qu'on ne dissout un soulèvement (ce que le gouvernement aura tenté en vain en juin 2023, voyant sa décision annulée par le Conseil d'Etat en novembre de la même année), le film cherche à faire bien comprendre qu'on ne peut bâillonner une révolte logique. Les plans laissent tout l'espace et le temps de s'exprimer aux personnes que le dispositif accueille. Filmées de face, seules ou en binômes rassemblant deux interviewés issus de différentes «composantes» de telle ou telle lutte locale, elles restent anonymes et non identifiées, pour encourager l'écoute.

Il y a une dimension de récit épique dans le film, qui nous transmet des bribes de différentes actions, comme la lutte contre les mégabassines et l'accaparement des ressources en eau dans le marais poitevin (avec sa répression féroce et traumatique à Sainte-Soline), contre la construction de l'autoroute A69 entre Castres et Toulouse, celle d'un téléphérique sur le glacier de la Girose dans le massif des Ecrins (Hautes-Alpes), ou l'armada de bateaux lancés contre les rivages bretons du milliardaire d'extrême droite Vincent Bolloré. Il y a la quête d'une rectitude dans la représentation, qui cherche à donner une bonne image de la chose au prix d'en lisser par en-

droits la variété et la radicalité. Mais ce qui semble intéresser Thomas Lacoste, auteur de plusieurs documentaires abordant en profondeur la question politique (dont *l'Hypothèse démocratique, une histoire basque* en 2022, solide histoire orale de la lutte indépendantiste et de ses suites), c'est de capter les fluctuations de l'oralité, la chorégraphie improvisée du récit et de la pensée en mouvement. Il raconte comment il a conçu et fabriqué ce doc à plusieurs voix.

Comment avez-vous approché et gagné la confiance du mouvement, vous qui n'en faites pas partie ?

Tout part du choc d'apprendre ce qui se passe le 25 mars 2023 à Sainte-Soline, 5 200 grenades opposées à 30 000 personnes au milieu d'un champ. A cette époque, je suis encore loin. Mais je suis marqué par les deux vagues d'arrestation par la police antiterroriste, et cette terreur organisée par l'Etat, qui installe médiatiquement la figure de «l'écoterroriste» pour couper tout élan de sympathie. Cette criminalisation me fait sortir du bois. Un ami, mon premier assistant, fait le lien entre eux et moi. Certains connaissaient mon travail. Dans un premier temps, je me signale simplement à disposition pour assister leur stratégie de défense – on craint alors que le parquet antiterroriste se saisisse de leur dossier.

Dans le cadre de mon documentaire *l'Hypothèse démocratique*, sur quatre-vingts ans de conflit au Pays basque, j'avais en effet accompagné la défense de protagonistes engagés dans le processus de paix, jugés et relaxés à Paris... Du côté des Soulèvements, vu l'ampleur de la surveillance policière, c'est vrai que se montrer face caméra, à visage découvert, n'était pas le truc le plus évident. Mais comme ils étaient déjà très solides côté «legal team» [*groupe de soutien juridique aux personnes arrêtées ou entravées lors d'actions militantes, ndlr*], l'idée d'un film s'est très vite imposée.

Quelles ont été les difficultés ?

On était dans l'urgence de trouver une économie pour «libérer» le film rapidement, le moment l'exigeait. Dix-huit mois entre le développement et la fin de la post-production, c'est très court. Le financer a été compliqué au début. Pas question d'un crowdfunding, eux-mêmes avaient besoin de thune pour la survie du mouvement ! Darmanin venait d'annoncer leur dissolution, avant qu'elle ne soit cassée par le Conseil d'Etat. A cette période, les guichets de financement publics – qui ne sont non pas tenus par des élus mais des pairs de la profession, réalisateurs, producteurs... c'est important de le dire – se sont montrés plus frileux à l'idée d'accorder une subvention en leur nom. Il a fallu tous les efforts de nos productrices et de toute l'équipe pour arriver à bon port.

Comment «castez» vous vos 16 personnages, et formez ces binômes transgénérationnels ?

Beaucoup de rencontres se sont jouées pendant les «interludes», ces trois jours où le mouvement se retrouve à 200 ou 300 personnes avec les comités locaux pour décider des actions de la saison. Ce qui saute aux yeux, c'était leur présence sur tout le territoire, qui m'a inspiré le mouvement géographique du film – partir des montagnes, avant de redescendre dans les vallées, les plaines, arpenter les plateaux... L'autre chose, c'est le caractère intergénérationnel : on trouve des moins de 20 ans aux plus de 80 ans, avec une très forte présence des femmes. J'ai parlé à beaucoup de monde et les personnages se sont imposés d'eux-mêmes. Dans un second temps, nous avons affiné ce voyage avec les Soulèvements. Il n'y a pas eu un seul refus.

Vous ne craigniez pas de réaliser un support de communication sous leur contrôle, de ne pas être maître du film ?

Ce n'était jamais des bras de fer entre nous, mais comme tout mouvement politique, ils espéraient parfois un ton plus «tract»... Or si on allait là, on tombait dans l'objet militant, et on sortait du cinéma. A l'arrivée, ils ont compris. Je voulais mettre un film entre eux et l'Etat, j'utilisais l'expression de «pare-feu cinématographique». J'adore aussi cette formule de Jacques Rancière, le «partage du sensible». Je tenais à trouver une esthétique égalitaire fidèle au mouvement, en filmant les paysages et les visages à égalité, chercher ce que l'œil d'un cheval, témoin de Sainte-Soline, avait à nous raconter, expérimenter des enregistrements sonores... Montrer des personnes ancrées dans leur territoire, sans rendre les lieux de vie identifiables.

De même, vous ne donnez jamais leur identité.

Je leur ai dit qu'on n'allait pas employer le «je» quand ils parlent des actions, [qu'on allait] anonymiser leurs noms... L'une des raisons est aussi que ces «étiquettes» qui légendent les documentaires sont un héritage de l'audiovisuel mainstream, et qu'au cinéma, elles empêchent de penser, de rencontrer les personnages qui sont en face de nous.

Ça ne laisse en effet pas d'autre choix qu'une écoute profonde du spectateur, on essaye de deviner le lien qui unit les duos de personnages entre eux.

Oui, et instinctivement tout le monde suppose un lien enfant/parent, alors qu'il n'y a qu'un seul binôme lié par le sang. Le film parie sur la capacité du public à refaire le paysage, les images manquantes à partir du récit. Par exemple, à la fin du film, un jeune homme raconte une action avec des cerfs-volants pour désarmer les mégabassines. Il existe des archives, mais sa narration, ce qu'elle provoque dans l'imagination est tellement plus belle que tout ce qui a pu être filmé ce jour-là.

Outre le luxe du temps de parole, on est frappé par la clarté et même la beauté de leur expression...

C'est lié au dispositif, la maïeutique pour les amener à mettre de côté le «récitatif» militant. Je préparais énormément les entretiens, qui duraient entre deux et sept heures. Parfois, il fallait aller chercher dans leurs retranchements et leur fatigue. On commençait par des questions sur la petite enfance, je les interrogeais sur leurs rêves, leurs relations aux livres ou au vivant... Le pari était de filmer la pensée en train de s'articuler, en laissant la place à leurs hésitations, faire couler la pensée des plans.

Et rompre avec la violence de l'iconographie utilisée dans les médias aussi ?

En octobre 2023, le mouvement nous faisait l'offrande d'un accès à l'ensemble de ses archives. D'un côté, je voulais sortir les personnages du traumatisme du printemps 2023, et de l'autre, je ne pouvais pas le planquer sous le tapis. J'avais cette idée de créer des stases d'archives en noir et blanc, avec des surimpressions. Déplacer ces images de leur usage pour les rendre à un temps mémoriel, comme une réminiscence collective : la genèse du mouvement, Notre-Dame-des-Landes, le temps schismatique de Sainte-Soline, et un troisième temps qui joue plus sur les blocages, les occupations... J'appelais ça les «sensoriums». J'ai voulu «sculpter» ces images seul, sans monteur, avec une écriture musicale. Je suis d'accord qu'il fallait faire gaffe à ne pas les mythifier - même si on n'est pas loin de *l'Odyssée*.

On entre dans le film avec le déstabilisant témoignage d'une jeune femme éleveuse, aussi amoureuse de sa vache que de «l'art de la boucherie». Provoc ?

Pas du tout ! Je voulais simplement jouer du contrepied. On est surpris d'apprendre que cette jeune femme a travaillé dans des ministères, qu'elle s'est formée dans des fermes avant de découvrir la vie collective, la politique, la ZAD, et de s'installer comme éleveuse. Pour pouvoir s'occuper de ses bêtes jusqu'au bout, elle s'est formée au découpage de la viande, et tient même à savoir qui va la manger... Elle explique qu'on ne peut pas militer et être hors-sol. J'avais aussi besoin de partir d'une personne qui raconte là d'où on partait toutes et tous : le printemps 2023, prologue du film.

C'était votre intention de faire un film «feel good», remède à l'éco-anxiété ? Quitte à ce qu'il aille à la rencontre d'un public potentiellement hostile aux Soulèvements...

J'avais envie de mettre en joie, en puissance. C'est l'impression qu'on a dans les salles. Je me réjouis de voir autant de très jeunes spectateurs de moins de 20 ans, qui découvrent qu'il est possible de vivre dignement et de lutter. Et des gens très loin du mouvement, bouleversés de se rendre compte qu'on leur avait inoculé cette figure menaçante de «l'écoterroriste».

Soulèvements de Thomas Lacoste (1h45).

par Pauline Moullot, Sandra Onana et Luc Chessel

